

Frères d'armes

Frère du précédent de J.-B. Pontalis. Gallimard, 201 p.

Nicolas Lévesque

Numéro 212, janvier–février 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10473ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, N. (2007). *Frères d'armes / Frère du précédent* de J.-B. Pontalis. Gallimard, 201 p. *Spirale*, (212), 54–55.

sans oublier les conditions extraordinairement privilégiées dans lesquelles il a réalisé son voyage sont autant de filtres qui colorent de leur teinte propre ce que BHL, comme du reste tout autre écrivain, est en mesure de penser à propos du « grand vertige américain ».

De Tocqueville à nos jours, en passant par Paul Morand et Louis-Ferdinand Céline, le récit de voyage aux États-Unis offre cette particularité d'allier les principaux *topoi* de l'exotisme littéraire à une représentation critique de la modernité sociale, politique et technologique la plus avancée. Pour l'écrivain français, mettre en scène les USA, c'est toujours d'une manière ou d'une autre en venir à se situer soi-même et à situer son pays par rapport à une représentation, plus ou moins angoissante selon les cas, de l'état actuel du monde et de l'avenir probable de l'humanité. La plus angoissante (et la plus anti-américaine) de ces représentations se retrouve à ma connaissance dans *Scènes de la vie future* (1930) de Georges Duhamel, récit de voyage fictif qui fut l'un des grands best-sellers de l'entre-deux-guerres. L'ouvrage inspira notamment à Hergé les épisodes qui mettent son héros aux prises avec les gangsters de Chicago dans *Tintin en Amérique* (1932). *American Vertigo* ne fait pas exception. Le livre en apprend moins sur une éventuelle réalité objective des États-Unis que sur l'idéologie de l'auteur, sur sa conception du monde moderne, de

la France, de la culture lettrée et de l'intellectuel.

À une époque prétendument marquée, comme pourrait l'écrire un Lyotard *light*, par « l'écroulement des grands récits », « le déclin des visions matérialistes du monde », « l'échec du socialisme » et la fin des « illusions du progressisme », l'Europe doit être entendue « comme figure de l'esprit née, comme disait Husserl, de l'idée de raison et de l'esprit de philosophie », tandis que la France est, de son côté, un « pays qui a vécu plus qu'aucun autre sous l'empire de la passion idéologique chauffée à blanc et qui en est revenu ». C'est faire de l'écrivain et du philosophe français idéal un être parfaitement raisonnable, éclairé et lucide, un gardien désintéressé des grands principes éternels qui est revenu une fois pour toutes des « égarements » du passé et qui sait, aujourd'hui, mettre son lecteur en garde contre les aveuglements haineux dont nous menaçons encore les « anti-américains monomaniaques et furieux », le « fascisme » des intégristes musulmans et les « délires des altermondialistes ».

Abordés dans cette optique, les États-Unis sont aujourd'hui, après avoir été les héros de « notre lutte si coûteuse mais finalement victorieuse contre les précédentes incarnations de la Bête »², les plus puissants défenseurs d'un monde libre parvenu à son apogée.

Mais la « tyrannie de la majorité » (Tocqueville), la « religion de la marchandise », « les dérèglements des mécanismes de mémorialisation », une « obésité globale et totale » des institutions, la « poussée des minorités », le fondamentalisme et le néoconservatisme « incapable de se donner les moyens de ses idées » risquent constamment d'entraîner le pays, et le reste du monde, vers de nouvelles dérives. Et c'est là qu'entre en jeu BHL, l'intellectuel français, l'homme de culture et de raison qui examine, qui juge, qui accorde les bons et les mauvais points à l'Amérique, qui lui indique les voies à suivre, les précipices dont elle devra s'éloigner si elle veut continuer à remplir sa mission démocratisante et civilisatrice.

À une époque où les intellectuels y voyaient moins clair, où certains d'entre eux s'opposaient aux bienfaits du capitalisme, Sartre écrivait contre les représentants du pouvoir et leurs « chiens de garde »³, contre son propre public, composé par la bourgeoisie française honnie, et contre lui-même, en tant que membre de cette classe sociale, le tout en recherchant un impossible moyen de rendre ses mots efficaces sur le plan de ce qu'il nommait la *praxis*. Rien de tout cela n'est à la mode aujourd'hui : l'intellectuel contemporain du type BHL se contente de se donner à peu de frais une conscience humanitaire et un rôle social en évoquant le spectre du totali-

tarisme dont il se fait un fier combattant, sans jamais se demander en quoi ses écrits peuvent avoir quelque impact que ce soit sur le monde et son évolution. Si l'on ajoute que, du début à la fin d'*American Vertigo*, l'auteur stigmatise la masse de ses « concitoyens pavlovisés », dans laquelle il se garde bien de se situer ou de situer son lecteur, on aura sans doute percé le « vrai secret » du succès béachélien : présenter l'air du temps, le prêt-à-penser consensuel et non critiqué comme des marques de distinction et d'audace. Voilà sans doute ce qui rend la lecture de Bernard-Henri Lévy essentielle : savoir ce qui est considéré, aujourd'hui, en France, comme le fin du fin de ce qu'il faut dire pour pouvoir communier, entre gens de bon goût, dans le non-conformisme intellectuel. ●

1. Voir, à ce propos, chacune des 762 pages que comporte *Le siècle de Sartre* (2000) dans l'édition de poche.
2. La Bête en question est le totalitarisme de Lénine, Mussolini et Hitler. Soulignons au passage que le pronom possessif « notre » apparaissant au début de l'extrait cité laisse entendre que Bernard-Henri Lévy a activement contribué à la défaite de l'Axé et à l'effondrement de l'empire soviétique. L'auteur ne précise cependant pas quel rôle il a joué dans cette « lutte si coûteuse ».
3. L'expression, de Paul Nizan, a été reprise par Sartre pour stigmatiser les écrivains comme Julien Benda qui prétendaient se situer en dehors du débat public et qui, ce faisant, prenaient implicitement parti pour l'ordre établi.

PSYCHANALYSE

Frères d'armes

FRÈRE DU PRÉCÉDENT de J.-B. Pontalis
Gallimard, 201 p.

par NICOLAS LÉVESQUE

L'auteur de *Perdre de vue* et d'*Un homme disparaît* écrit ici en deuil de son frère aîné Jean-François, mort en 1999, sans jamais se réfugier dans l'hypocrisie d'un hommage idéalisé ou d'une réconciliation facile. Jean-Bertrand Pontalis tente de se guérir de la violence de la jalousie de son frère, c'est-à-dire aussi de la culpabilité d'être sorti victorieux du duel fraternel : « Je veux me délivrer d'un frère grimaçant. M'en délivrer, m'en guérir. » Qu'est-il donc arrivé à son frère, cet enfant pourtant « si brillant, si charmeur, adulé par les "grandes personnes" » ? J.-B. analyse sans complaisance J.-F., sa passion de détruire,

de s'autodétruire, « son amour de la haine », sa tendance à séduire puis à humilier les autres : « Son érotisme si particulier exige que l'autre ne soit plus que cela. Anéanti comme sujet. » J.-B. avoue s'être souvent senti la proie de J.-F. et peut-être l'écriture vient-elle, chez J.-B., répondre à ce besoin de retrouver sa subjectivité, sa singularité, une signature. Par ailleurs, J.-B. fera aussi de cette expérience de la perte de subjectivité un métier, car on ne devient pas psychanalyste sans avoir vécu malgré soi cette éclipse. Ironie du sort, J.-B. est surtout connu en tant que « Laplanche et Pontalis », duo à l'origine du *Vocabulaire de la psychanalyse*. Il y a quelques années, à la

librairie, cela ne m'a pas surpris de voir inscrit sur un de ses livres plus personnel, en lettres blanches sur le ruban rouge promotionnel de Gallimard : « un vocabulaire privé ».

Dans *Frère du précédent*, Pontalis se donne le temps et le droit de chercher, autant dans les replis de son psychisme que dans l'espace de la littérature ; « (s)on enquête a la forme d'une spirale » qui invite le lecteur à accompagner le trajet de sa pensée, au fil de son exploration de la fraternité, un thème large et infini, si important dans la pratique clinique et pourtant souvent négligé dans les

interprétations psychanalytiques, en premier lieu par Freud lui-même qui, en nous offrant le célèbre triangle (papa-maman-Sigmund), réalise le fantasme fratricide de l'enfant aîné (qu'il a été) : faire disparaître l'intrus, avoir ses parents juste pour soi, « en exclusivité » (comme disent nos médias œdipiens).

Il dresse une liste de frères, personnages de fiction ou ayant réellement existé : Romulus et Remus, Caïn et Abel, Ésaü et Jacob, Étéocle et Polynice, ou encore Arthur et Frédéric Rimbaud, Hervé et Guy de Maupassant... En étudiant le cas des frères Proust — Marcel aurait mal

vécu la venue du petit Robert et l'asthme du grand écrivain aurait été teintée du bénéfice secondaire de garder sa maman auprès de lui —, il note la fréquence surprenante du couplage médecin-écrivain : les frères James, Mauriac, Giraudoux, Flaubert... Cette coïncidence n'est-elle pas fascinante ? À tout le moins, elle révèle que la fraternité exige souvent une bipartition, comme s'il fallait séparer le monde en deux, tel que le ferait un traité de paix : à toi le corps, à moi l'esprit, à toi l'ouest, à moi l'est, etc. Ils surgissent fréquemment dans ma pratique ces pactes entre frères, entre sœurs, entre frère et sœur : à toi la carrière, à moi l'amour, à toi papa, à moi maman...

Si une chose unit le médecin et l'écrivain, malgré les différences, c'est peut-être cette envie de réparer le monde, cette passion de guérir en sondant l'intériorité (du corps, de la psyché), ce besoin de se coller à la souffrance, qui provient d'une source commune, d'un mélange ancien d'empathie et de culpabilité. Dans le cas de Pontalis, il s'agit de penser la blessure d'un père mort très jeune, d'une mère en deuil et d'un frère aîné ravagé par une violence intérieure.

Comme il se doit, l'analyse de son frère devient rapidement une analyse de sa propre névrose. Pontalis reconnaît qu'il fait tout ce qu'il peut, en général, pour éviter les conflits : « *Quitter ce territoire immense des combats fratricides, des indémêlables démêlés fraternels, trouver un lieu — en existe-t-il ? — où la haine ne serait pas à l'œuvre.* » Toutefois, même le cabinet d'analyste et la bulle d'écriture ne seront pas ces lieux espérés, ces utopies, car « *la guerre est partout* ». N'est-ce pas également cette fuite du conflit, des différences, ce refus de tout combat qui sont à l'œuvre lorsqu'il écrit, de manière symptomatique : « *Par infirmité ou par choix, je ne suis pas théoricien. Je n'ai rien à défendre* » ?

Les origines de la guerre

Il est très intéressant de constater que malgré cette écriture à la première personne du singulier, c'est par le biais de l'autre que Pontalis se révélera le plus (son côté passif-agressif, notamment), à travers la figure d'Hubert qui a été en analyse avec lui il y a une vingtaine d'années : « *Il me fallut du temps pour m'apercevoir que, s'agissant d'Hubert, sa manière de "prendre le dessus" sur*

moi était de m'empêcher de ressentir à son endroit la moindre irritation, de dire quoi que ce soit susceptible de le blesser. Puisqu'il ne manifestait pas d'agressivité, je n'allais quand même pas, moi, le bousculer. Pas de vagues, pas d'éclats, le calme, la bonne entente. [...] Surtout ne pas devenir un objet de haine. Être un allié. » De manière oblique, l'histoire d'Hubert éclaire également l'enjeu de l'homosexualité latente qui habite l'œuvre de Pontalis. Dans le cas d'Hubert, tout comme dans celui de Pontalis, il y aurait eu, entre leur venue au monde et celle de leur frère aîné, une petite sœur morte à la naissance, le tabou de « *cette fille fantôme, cet enfant des limbes* ». Par l'entremise de la vie d'Hubert, Pontalis décrit (inconsciemment ?) tout l'effort pour prouver qu'il était un garçon, prévenir toute incertitude concernant son sexe : « *Travailler dur, gravir les échelons de sa profession, se marier jeune, avoir des enfants, faire du sport, que sais-je ?* »

Ce livre témoigne aussi des batailles que l'auteur a remportées tout au long de sa guerre intérieure. Il a trouvé une paix relative en partageant son temps de manière assez juste et équitable entre la psychanalyse et la littérature, sans choisir l'une aux dépens de l'autre, comme deux enfants aimés pleinement, dans leur singularité même, par-delà toute comparaison. Ironie du sort, encore une fois, c'est plutôt la psychanalyse qui semble incapable de « partager » Pontalis avec la littérature ! Combien de fois n'ai-je pas entendu dire que Pontalis ne faisait plus de psychanalyse... « *Tu es avec nous ou avec eux* », semble dire une doxa psychanalytique visiblement hantée par la jalousie et la possessivité, à l'identité trop fragile, menacée. Cela aide à comprendre pourquoi la psychanalyse, en général, a tant de difficulté à partager son effet thérapeutique avec d'autres disciplines — il n'y a rien de plus tabou, aujourd'hui, que d'avouer qu'un livre, une œuvre d'art, une discussion ou, pire, une psychothérapie, a eu sur nous un « effet psychanalytique ».

À mes yeux, Pontalis est le psychanalyste contemporain le plus sous-estimé, probablement à cause de son caractère pluriel, hybride (qui ne produit pas de « disciples »), ou peut-être en raison de la fausse opposition entre un style intimiste et une œuvre théorique. En suivant le fil de la haine et de la jalousie, *Frère du précédent*

ne devient rien de moins qu'un essai lumineux sur les origines de la guerre, c'est-à-dire cette fureur de la possession et de l'exclusivité, mères de la haine. Y a-t-il thèmes plus importants que la justice, la redistribution des richesses, le partage du pouvoir (et de l'amour) ? Pendant que plusieurs se complaisent dans la crainte apocalyptique de la mort de la civilisation, de la culture, de la psychanalyse — ne fixant surtout, en réalité, que leur propre inertie —, Pontalis continue d'écrire, d'analyser, de penser. Il va jusqu'à remettre en question les fondements mêmes de la Révolution française et de la démocratie, voire de la mythologie de *Totem et tabou*, car il importe d'observer qu'après la mise à mort du Père le rassemblement des frères a vite cédé la place à une autre inégalité, à une autre injustice, au refus de partager équitablement. Il cite Flaubert : « *La fraternité, une des plus belles inventions de l'hypocrisie sociale.* » Pontalis s'aventure encore plus loin et son exploration de la rivalité l'amène à retrouver les sources de la guerre dans les origines de la métaphysique où déjà sévissaient la pensée binaire et les oppositions canoniques. D'abord, cette question : « *D'où vient cette passion de séparer, d'opposer ?* » Puis cette phrase qui donne le vertige : « *Le grand Séparateur révèle son autre visage, celui du grand Destructeur.* »

Dans l'espace familial et social, une vérité demeure incontournable : le partage des terres, c'est avant tout la responsabilité de l'autorité. Étrangement, nulle part dans *Frère du précédent*, Pontalis n'en veut, ne serait-ce qu'un peu, à (l'inconscient de) sa mère de ne pas avoir su partager son amour de manière équitable (c'est-à-dire les aimer dans leur différence même, sans commune mesure), abandonnant ainsi ses fils à une guerre sans balises, au combat sans fin pour qui posséderait la mère à lui seul — cette mère impossible à posséder totalement, déjà en partie envolée avec le père disparu, mais surtout, comme chacun de nous dès la naissance, emportée par le mystère. N'est-ce pas la douleur et la chance de la condition humaine que de ne jamais pouvoir posséder l'autre ? N'est-ce pas le refus de l'impossibilité de cette possession (ou le désir de rencontrer cette impossibilité) qui est à la source du concert infini des abus de pouvoir en tous genres ?

Frères de névrose

J'ai tout lu ce qu'a écrit Jean-Bertrand Pontalis et je lirai probablement tout ce qu'il écrira. Je suis devenu maître dans l'art de m'inventer, chaque fois, des raisons officielles, sérieuses, de le lire. En vérité, je sais que je lis Pontalis pour des raisons intimes. D'une certaine manière, il a été mon grand frère en psychanalyse, un support d'identification qui m'a permis de réconcilier ce que je croyais être des contradictions, pendant mes premières années d'études en psychologie, au moment où, en moi-même, des continents entiers s'éloignaient les uns des autres. La vie est dure pour les êtres hybrides : Pontalis m'a montré la possibilité d'être multiple, d'exister au pluriel, il m'a donné à voir un style fragmentaire et le ton d'un « je » que je cherchais, sans oublier son rapport à l'autorité dans lequel je me suis tout de suite reconnu ; il aime s'en prendre « à tous les suffisants, à tous ceux, qu'ils soient de droite ou de gauche, patrons ou ministres, petits ou grands, qui sont persuadés que le pouvoir qu'ils exercent est mérité ou, pire, justifié : il leur reviendrait de droit... ». Pourquoi lire autant Pontalis ? Il y a beaucoup de psychanalystes de l'énigme, mais très peu du mystère ; « *le mystère, lui, n'est pas déchiffrable, il échappe au langage [...] Trop de tableaux surréalistes ne sont qu'énigmatiques.* » De plus, j'ai la conviction qu'il vaut mieux connaître profondément un parcours créateur — et ainsi parvenir à s'engager, en quelque sorte, dans une extrême proximité avec une œuvre — que d'accumuler les rencontres superficielles avec une myriade d'auteurs (que l'on abandonne dès que notre lien avec eux se complique). Il faut lire jusqu'au point où une écriture, en nous, se révèle, jusqu'à ce que l'auteur réussisse à pénétrer au cœur de notre pyramide, là où il suffit d'allumer une torche pour découvrir tous ces hiéroglyphes tatoués sur la peau intérieure de notre âme.

En laissant transparaître ses ombres portées, Pontalis a donné une présence à mes propres spectres. J'attends déjà son prochain livre, dans la curiosité de voir sous quels mots ses blessures (et les miennes) trouveront un nouveau refuge temporaire, l'occasion d'entretenir un feu, avant de repartir à nouveau, vers l'autre et l'autre encore. ☾